

gré sa bravoure, le chevalier sent la sueur perler à son front... et l'horloge inexorable frappe avec ce bruit lugubre du marteau sur un cercueil : neuf... dix... onze... Machinalement, le chevalier a levé les yeux au ciel ; à travers les branches, dans un petit coin bleu du firmament, au milieu des épaisses nuées, brille en tremblant une petite étoile d'or : "Ave, Maria !" s'écrie le chevalier... et l'horloge sonne le douzième coup...

... Un fracas épouvantable... la terre s'en-tr'ouvre, et, dans un immense rugissement, tout disparaît !...

Après être rentrée au château et y avoir attendu quelques heures, la chasse est repartie, se partageant la forêt avec points de repère dans le cas où quelques-uns retrouveraient le chevalier. La nuit, les recherches ont continué à la lueur des flambeaux portés par les piqueurs, les traqueurs et les valets. Les chiens les plus intelligents ont été mis sur la piste : l'aube se lève, on n'a rien découvert encore. On pousse plus avant ; la distance est grande du château ; mais on veut retrouver, ne fût-ce qu'un cadavre. Toutes les sonneries de rappel des cors, isolés ou réunis, restent sans réponse. Enfin, le ralliement éclate d'un point où tous s'empressent d'accourir : le chevalier est là, gisant, privé de sentiment au pied d'un arbre, au centre d'une clairière. La clairière paraît désolée par un bouleversement récent ; et ce qui plonge les spectateurs dans l'effroi, c'est de voir que Sigefroy a les cheveux et la barbe devenus blancs comme le neige ! Avec beaucoup de précautions, on le raporte au château sur un brancard fait de branches d'arbres. Des soins intelligents le rappellent à la vie. Sans revoir aucun de ses compagnons de dévotion, il fait venir les notaires de la famille, dicte son testament par lequel il donne aux pauvres toute sa fortune, et lègue à l'Eglise son château et ses terres pour le revenu en être consacré aux bonnes œuvres.

On ne sut ce qu'il était devenu.

Bien des années s'étaient écoulées ; les gens se signaient toujours en passant devant le castel de Sigefroid, au souvenir de sa méchanceté, de ses débordements, puis de son châtimement. Nul n'eût osé passer par la clairière où Satan l'avait tenu des heures en sa puissance ! On prétendait y entendre, la nuit, des bruissements d'os s'entrechoquant—et malheur à celui qui se fût aventuré aux environs en état de péché mortel !

Et voici qu'un jour, le pieux et Révérendissime Abbé d'un célèbre monastère du pays, annonça la mort en odeur de sainteté du pauvre frère Saulve de Marie, qui fut précédemment haut et puissant seigneur Sigefroy, sire d'Ansembourg et autres lieux.

Lorsqu'on le mit dans le linceul, on trouva sur son bras la marque noire d'une main : c'était la marque que Satan y avait laissée lors de la nuit terrible....

Quand, par de là les océans, à nos veillées d'hiver les vieillards content cette légende, ils ne manquent point de dire en terminant :

"Jamais, on n'invoque en vain la très douce Vierge Marie !"

Thimin Picard

LA FÊTE DE SAINT-ISIDORE A SAINT-TÉLESPHORE

La paroisse de Saint-Télesphore de Soulanges parlera longtemps de la belle démonstration qui s'y est produite, il y a quelques jours, à l'occasion de la fête de Saint-Isidore, patron des cultivateurs.

M. le curé Reid, missionnaire agricole, tenait beaucoup à montrer à ses paroissiens le vif intérêt qu'il porte à la classe agricole, aussi a-t-il mis tout en œuvre pour rendre cette fête solennelle.

Le compte-rendu va de lui-même donner témoignage du zèle infatigable de ce dévoué pasteur.

La veille, sur son invitation, à laquelle on répond toujours avec bonheur, un plus grand nombre de personnes assistaient au mois de Marie, qui se faisait tous les soirs à 7½ heures. Nous avons eu le plaisir d'entendre l'éloquent prédicateur, M. l'abbé A. Bélanger, vicaire à Sainte-Cunégonde, de Montréal. Il nous fit un magnifique sermon sur "l'humilité de la sainte Vierge." Il toucha vivement son auditoire et lui apprit à aimer davantage la sainte Vierge.

Le lendemain, le pittoresque village était pavoisé de drapeaux et l'enthousiasme était à son comble. Comment pouvait-il en être autrement quand trois cent cinquante-cinq personnes s'approchaient pieusement de la table sainte. Le profond recueillement qui y régnait donnait un cachet tout céleste à la fête.

Enfin vers les neuf heures avait lieu la messe solennelle. L'Eglise était remplie.

Mgr L.-Z. Champoux, protonotaire apostolique et curé de Saint-Polycarpe, officiait pontificalement, assisté du Rév. Messire F.-X. Sauriol, curé de Sainte-Marthe, et du Rév. Messire E.-A. Calhoun, curé de Saint-Zotique, comme diacre et sous diacre.

On remarquait dans le chœur les Révs O. Dufault, curé de Sainte-Justine ; G. Bérard, curé de Saint-Clet ; T. Pepin, ancien curé, de l'évêché de Valleyfield, et M. Rémillard, vicaire, de Saint-Polycarpe, maître de cérémonies.

M. l'abbé Elie Lalonde, chapelain des Sœurs de Sainte-Anne de Lachine, donna le sermon. Il fit voir l'agriculture sous son plus beau jour, prouvant que c'est bien la profession qui met l'homme le plus en rapport avec Dieu. Pendant une demi-heure, le prédicateur nous tint sous le charme de son éloquente parole.

Avec les chantres de la paroisse, on remarquait à l'orgue les Révs. MM. Reid, Charpentier et Bélanger, qui, tous trois, se distinguèrent par leur beau chant, surtout à l'offertoire, où ils chantèrent en partie un délicieux *Domine Jesu*.

La messe terminée, M. le curé Reid se rendit au chœur et remercia en son nom et au nom de ses paroissiens, Mgr Champoux, d'avoir bien voulu rehausser la fête par sa présence.

Le digne prélat remercia à son tour, en termes élogieux, et dit combien il avait été heureux de venir fêter avec les paroissiens de Saint-Télesphore le saint patron des laborateurs et prouver par là son dévouement pour la classe agricole.

A notre tour nous offrons à notre bien aimé et vénéré pasteur, au nom de toute la paroisse, nos sincères remerciements, accompagnés de nos meilleurs souhaits de santé, de bonheur, de longue vie, et surtout d'un long séjour parmi nous, pour notre propre félicité et notre édification.

MARIUS

LE RETOUR DES CENDRES

L'EXHUMATION DE NAPOLEON A SAINTE HELENE

Il vient de paraître, en France, un très intéressant ouvrage sur Napoléon Ier : *La captivité de Sainte-Hélène*. Nous en extrayons le chapitre qu'on va lire et qui a trait à la translation des cendres de Napoléon.

Voici en quels termes, M. de Rohan Chabot, aide de camp du roi Louis-Philippe, qui accompagna le prince de Joinville à Sainte-Hélène, raconte la scène de l'ouverture du cercueil :

A neuf heures et demie du matin, la terre avait été entièrement retirée du caveau, toutes les couches horizontales démolies et la grande dalle, qui recouvrait le sarcophage intérieur, détachée et enlevée à l'aide d'une chèvre. Les forts travaux en maçonnerie cimentée, qui entouraient de toutes parts le cercueil et auxquels les dix-neuf années déjà écoulées n'avaient porté aucune atteinte, l'avaient tellement préservé des effets de l'atmosphère et de la source voisine, qu'à première vue il ne semblait en aucune façon altéré.

Les bricoles qui avaient servi à le descendre étaient restées dans le sarcophage, et une personne étrangère aux travaux, qui serait survenue dans ce moment, eût pensé sans doute, qu'elles venaient d'être déposées dans le tombeau par nos ouvriers mêmes. Le sarcophage en dalles, lui-même par-

faitement conservé, était à peine humide. Dès que l'abbé Coquereau eut terminé la récitation des premières prières, le cercueil a été retiré avec le plus grand soin et porté par des soldats du génie, nu-tête, dans une tente dressée pour le recevoir auprès du tombeau.

Après la cérémonie religieuse de la levée du corps, j'ai demandé que, sous ma responsabilité, le cercueil fût ouvert, afin que le docteur Gaillard pût prendre les mesures prescrites par une commission de la Faculté de Paris, pour garantir les restes mortels de Napoléon de toute décomposition ultérieure. Aux termes de la législation anglaise, quelques formalités préliminaires sont requises pour l'ouverture d'un cercueil exhumé.

En examinant de près le premier cercueil extérieur, nous en trouvâmes la partie inférieure altérée, ce qui m'a décidé à le faire entièrement enlever et à faire déposer le cercueil de plomb, qui se trouvait en bon état, dans celui que nous avions apporté de France et que, dès la veille, j'avais fait placer dans la tente. C'est là qu'avec le plus grand soin nous avons procédé à l'ouverture.

Le cercueil de plomb renfermait, conformément aux relations officielles de 1821, deux autres cercueils, l'un de bois, l'autre en fer blanc, dont les recouvrements ont été successivement enlevés avec le plus grand soin. Le dernier cercueil avait été doublé intérieurement d'une garniture de satin blanc qui, détachée par l'effet du temps, était retombée sur le corps et l'enveloppait comme un linceul, en y adhérant légèrement.

Malgré le singulier état de conservation de la tombe et des cercueils, à peine pouvions-nous, en nous rappelant les circonstances de l'inhumation, espérer de trouver quelques restes informes, dont les parties les moins périssables du costume eussent seules assuré l'identité. Mais, quand par les mains du docteur Gaillard, le drap de satin fut soulevé, un mouvement universel de surprise et d'attendrissement a eu lieu et plusieurs des assistants fondirent en larmes. L'empereur lui-même était devant nous. Les traits de la figure, bien qu'altérés, étaient parfaitement reconnaissables ; les mains merveilleusement belles ; le costume, si connu, si souvent reproduit, avait peu souffert, et les couleurs en étaient facilement distinguées ; les épaulettes, les décorations, le chapeau semblaient entièrement conservés ; la pose elle-même était pleine d'abandon et, sauf les débris de la couverture de satin qui recouvraient comme d'une gaze très fine, plusieurs parties de l'uniforme, nous aurions pu croire Napoléon étendu encore sur son lit de parade.

Le général Bertrand, M. Marchand et les autres personnes présentes qui avaient assisté à l'inhumation, nous indiquèrent rapidement les divers objets déposés par eux dans le cercueil : chacun était demeuré dans la position exacte qu'ils lui avaient assignée. On remarqua même que la main gauche, que le grand maréchal avait prise pour la baiser une dernière fois au moment où l'on fermait le cercueil, était restée légèrement soulevée. Entre les jambes, auprès du chapeau, on apercevait les deux vases qui renferment le cœur et l'estomac ; mais le docteur Gaillard s'étant assuré qu'ils adhéraient fortement aux parties voisines qui le recouvrent presque entièrement, je n'ai point osé troubler ce repos paisible de la mort pour les soumettre à un examen sans objet.

Dans un espace de moins de deux minutes, les mesures de conservation jugées nécessaires ont été prises et cette vérification sommaire terminée.

Les deux cercueils ont été soigneusement refermés, l'ancien cercueil de plomb a été fortement assujéti dans le nouveau avec des coins de bois, et les deux ont été soudés avec les précautions les plus minutieuses sous la direction du docteur Gaillard. Ces diverses opérations terminées, le sarcophage en ébène a été fermé, ainsi que son enveloppe de chêne.

OUVRAGES POPULAIRES.—*La Petite*, roman par E. Cadol, 5c ; *L'Ami des salons*, 10c ; *Le Pater*, par F. Coppée, 10c ; *Les Lettres d'un étudiant*, 10c ; *Les Farces de Piron*, 10c ; *Les Loisirs d'un homme du peuple*, 50c ; *Un disparu*, 10c G. A. et W. Damont, libraires, 1826 Sainte-Catherine